

# LA MÈRE MORTE

Catherine Sanchis

**raconter la vie**

J'ai perdu ma mère à l'âge de 43 ans. À cet âge-là et pour la première fois de ma vie, j'ai pris conscience de ma propre mort.

Ma mère a traversé au cours de sa vie des épreuves liées à de graves ennuis de santé qui auraient pu l'emporter bien avant ses 76 ans : tuberculose, transfusion sanguine lors de ma naissance, choc anaphylactique. C'est la maladie de Weigener qui a fini par emporter cette femme – qui, à mes yeux, était immortelle, parce que c'était ma mère, une personne aimante, optimiste, pleine de vie et que je l'aimais plus que tout. On s'imagine ne jamais être séparé des personnes que l'on aime.

Anna aimait les tournesols, sans doute parce qu'ils évoquaient le soleil de son pays d'origine ; d'ailleurs son nom de famille, Soler, évoquait lui aussi le rayonnement de cet astre. Comment penser à la mort, lorsque le soleil est si présent dans chaque moment de votre vie ? On y pense lorsqu'il décline peu à peu durant une semaine entière, puis lorsqu'il s'est éteint définitivement en ce mois de mars 2008 laissant une obscurité glaçante au fond de mon être.

Le jour où ma mère a été hospitalisée, ma famille et moi avons eu conscience de la gravité de son état et, durant les jours qui ont suivi, nous nous sommes préparés ou plutôt attendus à la voir partir. Je suis venue la voir au Centre Hospitalier Universitaire de Dijon ; elle était alors inconsciente, puis je suis retournée travailler à Paris, laissant ma sœur auprès d'elle, jusqu'à mon prochain retour en fin de semaine. Avec cette délicatesse qui lui ressemblait tant, ma mère a attendu – sans en avoir conscience bien sûr vu son état – que ses trois enfants et ses petits-enfants soient réunis autour d'elle, pour partir avec légèreté, tel un souffle qui se pose sur vous comme un baiser.

La nuit précédant son départ, je savais déjà que je ne la reverrais plus ; les médecins ne nous avaient donné aucun espoir ; la fin n'était qu'une question d'heures. Dans mon lit, en attendant le sommeil qui ne pouvait pas venir, je voyais, en parallèle, celui de ma mère qui devenait de plus en plus profond. À l'heure où le soleil se lève, j'ai entendu derrière la porte de ma chambre,

mon beau-frère qui chuchotait : « Ça y est, elle est partie. » Cette phrase m'a renvoyée immédiatement aux matins de Noël de mon enfance lorsque mes parents me chuchotaient derrière la porte : « Ça y est, il est passé » en parlant du père Noël. C'est étrange comme l'esprit réagit parfois en cas de choc émotionnel. Malgré mes 43 ans et mon vécu de femme, l'annonce de la mort de ma mère m'a fait redevenir la petite fille que j'ai été et j'ai ressenti cette douce appréhension que les petits enfants peuvent ressentir lors du passage du père Noël.

Je me suis levée de mon lit, j'ai embrassé ma sœur et mon beau-frère sans un mot, je me suis préparée pour me rendre à l'hôpital ; tout cela s'est fait dans une extrême douceur, avec l'acceptation de cette fatalité. Puis la douceur s'est lentement évaporée et a laissé place à un profond chagrin.

Toutes les démarches administratives et pratiques qui entourent la mort d'un proche nous obligent à adopter une démarche « de survie » visant à penser et à aller à l'essentiel. J'étais une survivante marchant derrière le cercueil de ma mère sans pouvoir m'arrêter sur ce qui venait de se briser.

Depuis la disparition d'Anna, le cours de la vie a continué à s'écouler pour ceux qu'elle a quittés. À l'époque, en dehors de mon activité professionnelle, je préparais une Licence de Lettres Modernes à la Sorbonne. Ces études ont remplacé momentanément – du moins le croyais-je – ce grand vide qui s'est installé au fond de moi. Cependant, durant cette période, cette souffrance sourde, que j'essayais désespérément d'étouffer, s'est manifestée en stigmatisant ma peau devenue ultra-sensible à la moindre émotion qui m'animait. Les désagréments, pour ne pas dire la souffrance que me renvoyait ma peau, m'empêchaient une fois de plus de penser à une autre bien plus terrible : la mort de ma mère.

Cela m'a conduit à consulter un spécialiste en dermatologie envers qui j'ai éprouvé le besoin de raconter une partie de mon histoire : la perte, le vide, l'horrible manque, etc. Pourquoi elle ? Je ne le sais pas, il le fallait, cela devenait urgent, c'est tout. Et puis, je n'ai pu retenir mes larmes en entendant résonner l'écho de mes propres paroles qui disaient au médecin : « Elle n'est plus là et je me sens démunie » ; « démunie » oui, c'est le mot criant de vérité qui était enfermé en moi depuis le décès de ma mère adorée ; « démunie », car fragilisée sans cette enveloppe protectrice dans laquelle j'ai été bercée durant 9 mois, sans ces bras maternels qui ont continué à me bercer après ma naissance, sans ce « toit » d'affection sous lequel j'ai été

protégée et surtout sans toi, maman.

Après plusieurs jours restée toute seule face à ma peine, passant des moments douloureux de remémoration, de réveils de souvenirs que je croyais endormis, j'ai commencé, à ce moment-là, à faire le deuil de ma mère, laissant passer au fil de l'eau mes émotions, mais pas mon chagrin, car celui-ci est en moi aussi immuable qu'une pierre.